


Émeric
BERGEAUD

Stella



LEGS ÉDITION
Collection Classique

COLLECTION CLASSIQUE

CLASSIQUE

Sous la direction de Dieulermesson Petit Frère

Émeric Bergeaud

Stella

Notes et commentaires de

Carolyn SHREAD

LEGS ÉDITION

La première publication de Stella date de 1859.

Émeric Bergeaud

Stella

Classique

ISBN : 978-99970-71-00-2

Dépot légal : 19-06-371

Août 2019

Bibliothèque nationale d'Haïti

Collection Classique

Sous la direction de Dieulermesson Petit Frère

Dossier : *Carolyn Shread*

Illustration : © Ralf Kunze (Pixabay)

© 2019, LEGS ÉDITION

www.legsedition.net

NOTE DE L'ÉDITEUR

Émeric Bergeaud appartient à la cohorte des premiers écrivains ayant donné un souffle à la littérature haïtienne – cette littérature née de l'après-guerre en 1804. Ces écrivains que Pradel Pompilus et consorts appellent les Pionniers, mais que nous désignons sous le vocable de "Classiques". Ce vocable renvoie aux créateurs de la période Classique (1804-1915) qui cumule tout un siècle de production, la toute première période de la littérature haïtienne laquelle est subdivisée en trois grands moments : Préclassique, Classique et Postclassique .

C'est en exil, sur l'île de Saint-Thomas, qu'Émeric Bergeaud a rédigé *Stella*, son unique roman, le tout premier de la littérature haïtienne. C'est également en terre étrangère que le livre a été publié pour la première fois à titre posthume en 1859. Cette œuvre présente une grande page d'histoire de la première République noire en ce sens qu'elle met en relief les

prouesses de tous ceux qui ont conçu et réalisé, au prix fort de leur vie, l'épopée de 1804.

En effet, *Stella* est un roman phare de la littérature haïtienne. En plus d'être le premier roman haïtien, l'auteur est, jusqu'à date, le seul à avoir fait de l'événement historique de 1804 un événement littéraire. On peut reprocher à Bergeaud d'avoir écrit un roman qui n'est peut-être pas aujourd'hui au goût du jour parce qu'il n'entre pas dans les canons de la modernité, toutefois l'œuvre a le mérite d'avoir raconté les hauts faits d'armes de ces grands hommes, même s'ils ne sont pas clairement cités dans le récit, ayant fait l'histoire. *Stella* se situe au carrefour de l'histoire et du merveilleux. Patrimoine littéraire, récit polyphonique — preuve tout de même d'une certaine modernité — ce roman aux accents épiques se veut donc un texte fondateur car l'auteur a pu concevoir et construire tout un mythe de l'histoire nationale au même titre que les récits d'origine.

Aussi la publication de *Stella* s'inscrit-elle dans cette dynamique de favoriser la circulation des ouvrages classiques et de continuer le plaidoyer pour un enseignement de la littérature par les textes.

Dieulermesson PETIT FRERE, M.A.

Avertissement

Plusieurs années d'un travail souvent interrompu nous ont conduit à la fin d'une œuvre dont l'imagination a fait les principaux frais et où nous avons essayé de mettre en relief quelques-uns des plus beaux traits de notre histoire nationale.

En entourant ces faits des ornements de la fiction, notre intention a été de n'y rien ajouter : ce qui est beau n'a pas besoin d'être embelli ; nous avons voulu simplement captiver, par l'attrait du roman, les esprits qui ne sauraient s'astreindre à l'étude approfondie de nos annales.

Un roman, sans avoir la gravité sévère de l'histoire peut être un livre utile : c'est ce que nous nous sommes dit en abordant l'entreprise qui a occupé longtemps une partie de nos loisirs : puisse-t-elle répondre à la bonté de nos vues ! Toutefois ce livre, pour produire quelque bien, ne devait avoir du roman que la forme. Il fallait que la vérité s'y trouvât ; voilà pourquoi nous avons pris soin de ne point défigurer l'histoire.

La révolution de Saint-Domingue, laborieux enfantement d'une société nouvelle, a donné naissance à quatre hommes qui en personnifient les excès et la gloire : Rigaud, Toussaint, Dessalines, Pétion. Nous avons emprunté à la vie de ces hommes les détails dont nous avons besoin pour compléter celle des deux frères qui, à proprement parler, n'ont point d'individualité.

Romulus, Rémus et le Colon, sont des êtres collectifs, l'Africaine, une idéalité, Stella, une abstraction.

Cela dit, nous n'avons plus qu'à protester du dévouement pieux qui nous a inspiré l'idée d'écrire ce livre dont nous faisons hommage à la patrie.

Au Lecteur

Émeric Bergeaud consacra les tristes loisirs d'un long exil à la rédaction de ce livre : c'est en travaillant pour ses compatriotes qu'il cherchait à se consoler des rigueurs de sa position et des ennuis qu'il éprouvait loin de sa terre natale, de cette patrie que son père vénéré avait pourtant contribué à fonder pour toute race d'hommes opprimés depuis des siècles !

En 1857, se sentant atteint d'un mal qui mettait ses jours en danger, il vint à Paris réclamer les secours de la science qui, hélas, devait rester impuissante ! Dans la presque certitude de sa guérison, il avait apporté son manuscrit afin de le livrer à l'impression ; mais n'obtenant pas une amélioration immédiate, il me le confia.

Cependant, de retour dans le pays qu'il habitait, il vit arriver sa dernière heure avec le calme d'une conscience irréprochable, avec cette résignation du chrétien qui se soumet aux volontés du Tout-Puissant, mais en espérant de sa bonté des temps plus heureux

pour Haïti ; et, pourquoi ne le dirais-je pas ? Ce fut après m'avoir exprimé ses pressentiments, qu'un nouvel ordre de choses n'y surviendrait, que par le pieux dévouement du courageux général qui a récemment réalisé les vœux de la nation.

J'accomplis aujourd'hui la promesse que je fis à mon ami sincèrement regretté, de publier son livre lorsque je jugeais le moment opportun. J'ose espérer que notre pays accueillera avec sympathie cette œuvre où le patriotisme se décèle à chaque page, qu'il saura rendre justice aux sentiments du vertueux citoyen qu'il a perdu sur la terre étrangère, et qui mérita toujours son estime.

Haïti verra, sans doute, dans cette composition littéraire, que pour cette âme d'élite, l'exil eût néanmoins quelques charmes, parce qu'elle sut y puiser une sorte de compensation dans les vœux incessants qu'elle formait pour le bonheur et la prospérité de la patrie, qui ne peuvent résulter que de l'union sincère de tous ses enfants.

Puissent la respectable veuve et la famille de mon ami, trouver dans l'accueil qui sera fait à son œuvre patriotique, une douce consolation au malheur qu'elles ont éprouvé !

Beaubrun Ardouin
Paris, le 10 mai 1859

Stella

Saint-Domingue

Connaissez-vous le pays du cèdre et de la vigne, où sont des fleurs toujours nouvelles, un ciel toujours brillant ; où les ailes légères du zéphyr, au milieu des jardins de roses, s'affaissent sous le poids des parfums ; où le citronnier et l'olivier portent des fruits si beaux ; où la voix du rossignol n'est jamais muette ; où les teintes de la terre et les nuances de ciel, quoique différentes, rivalisent en beauté ?...

Lord Byron, *La Fiancée d'Abydos*
(Trad. de Benjamin Laroche)

Sur une terre fortunée, au sein d'une nature séduisante et prodigue de ses dons le plus précieux, vivait ou plutôt végétait rampante et humiliée, vers la fin du dernier siècle une jeune famille, violemment séquestrée de l'humanité.

Elle habitait dans une plaine une pauvre cabane que protégeait une orange. L'arbre, comme s'il eut pris en pitié la frêle chaumière, étendait paternellement sur

elle ses vigoureux rameaux et semblait se pencher à dessein pour la défendre contre le vent.

Non loin de là, sur un morne, s'élevaient les blanches murailles d'une maison superbe. Vaste de proportions, imposant d'aspect, solide d'architecture, le bâtiment du morne avait à l'intérieur quelque chose des châteaux féodaux du moyen-âge ; son toit recouvert de tuiles se découpait rouge et sinistre sur le ciel bleu.

Au contraste frappant de ces deux habitations, il n'y avait point à se méprendre sur la position respective des personnes qu'elles renfermaient. L'opulence était là en présence de la misère, l'orgueil en face de l'abaissement, la puissance au-dessus de la faiblesse qu'elle écrasait à loisir.

Le maître de la somptueuse maison, espèce de Sardanapale rustique, disposait d'une fortune de roi à en juger du moins par la quantité d'or qu'il jouait, qu'il dissipait, qu'il employait à satisfaire ses goûts ignobles et dépravés.

Toutes les jouissances coûteuses de la vie étaient à ses ordres, il n'était sorte de plaisir qu'il ne goûtât, même celui d'entendre gémir et crier l'humanité. Les hôtes de l'ajoupa, véritables parias du sort, n'avaient au contraire rien qui leur fût propre.

Le croirait-on, les infortunés !... Ils étaient presque réduits à dérober pour leur nourriture les plantes

qu'ils cultivaient de leurs bras ; à peine osaient-ils cueillir de l'arbre le fruit mûrissant à leur porte : c'est qu'en effet leur jardin et leurs fruits appartenaient à un autre, dont ils étaient eux-mêmes la propriété méprisée tremblante. Nous renonçons à peindre les souffrances de cette jeune famille enchaînée au milieu de tous les biens, sans pouvoir jouir d'aucun, n'ayant que les larmes de sa misère et de sa honte à offrir à la Divinité protectrice de cet heureux climat !

L'esclavage tenait courbées sous sa main de fer ces patientes créatures, condamnées à demander à la terre des trésors qu'elles payaient de leur sueur et de leur sang ; et, non content d'asservir ainsi leurs corps par le travail et la torture, le monstre insatiable voulait encore tuer leur âme par l'avilissement et l'indigence. Il lui fallait pour serf l'être humain dépouillé de ses facultés célestes, et réduit à l'insensibilité morale de la brute.

Une enchanteresse de la fable avait transformé des hommes en pourceaux, afin de les retenir plus sûrement sous ses lois fatales : c'était ici l'indispensable métamorphose qui devrait en réalité s'accomplir à l'aide des chaînes, du carcan et du fouet homicide. Et dans le cours de cette transformation immonde, l'esclave, pour une simple faute, était tantôt scié entre deux planches, tantôt précipité dans la chaudière à sucre en ébullition, d'autres fois placé sur la grille

ardente des fourneaux, d'autres fois encore enterré vivant !

Tant de forfaits ne pouvaient rester impunis. Ils attirèrent la foudre sur la tête de leurs auteurs. La justice un jour, sortie d'en haut, vint prononcer solennellement entre les oppresseurs et les opprimés, les bourreaux et les victimes.

Et la vengeance fut terrible !

Mais, quel riant séjour que Saint-Domingue, la Reine des Antilles ! Que de beautés, que de merveilles réunies en ce lieu par la main glorieuse du Créateur ! Amis de la nature, philosophes, poètes, venez-vous réjouir, vous instruire, vous inspirer au sein de tant de magnificence ; venez-vous rassasier d'émotions nouvelles, réchauffer votre esprit à de vivifiants rayons, désaltérer votre âme à toutes les sources de poésie et d'amour.

Des montagnes altières ennoblissent l'aspect du pays, l'entourent et le protègent, comme une armée de Titans préposée à sa garde. À leur pied s'étendent d'immenses plaines, où leur ombre se projette sur un éternel océan de verdure. De leurs flancs féconds s'échappent des torrents qui bondissent, écument et grondent au fond des précipices : on dirait des orages souterrains. Sur quelques-unes de leurs hautes cimes dorment des étangs, eau mystérieuse, dont elles semblent être les gigantesques coupes. Des savanes

poétiques, de délicieuses vallées, des mornes pittoresques, des forêts vierges, des rivières aux capricieux détours, aux ondes fraîches et pures, ombragées de bambous, ajoutent à ces sauvages grandeurs.

Venez contempler le ciel et la mer, qui ne sont nulle part aussi beaux et ne parlent tant de Dieu. Quel délicieux séjour !

Ici la végétation, étonnante de vigueur et de précocité, éternellement luxuriante, est mille fois plus prodigieuse, après qu'un ouragan – phénomène grandiose et terrible des tropiques – a brisé les arbres, déraciné les rochers, bouleversé la nature entière. L'automne suspend des guirlandes aux ruines, parfume les bois, sème partout des fleurs et double la magnificence des champs de cannes, en leur prêtant de blanches aigrettes que la brise fait onduler. L'hiver, cette sœur aînée des saisons, qui, dans un autre hémisphère, grelotte, avare et triste, sous son manteau de neige, est ici la plus jeune, la plus gaie, la plus opulente des filles de l'année : rien n'égale l'abondance des trésors qu'elle fait éclore.

Aussi l'hirondelle n'émigre jamais de cette heureuse patrie ; le musicien y continue invariablement ses concerts, et le ramier ses amours. Voyez le citronnier si vert, si frais, si embaumé, qu'il semble être né d'un sourire voluptueux de la nature. Remarquez ces bosquets d'orangers que l'homme n'a pas plantés, et

qui, réalisant tout ce que les poètes ont rêvé de gracieux, enchantant, étalent perpétuellement le luxe de leurs fleurs et de leurs fruits dorés. Admirez ces forêts de palmiers qui s'étendent à perte de vue et devant lesquelles le voyageur s'arrête, saisi d'une sorte de religieux respect. Ces arbres majestueux, au stipe lisse et droit, au feuillage arrondi en dôme et surmonté d'une flèche légère, alignés symétriquement, représentent les innombrables colonnes d'un temple à mille coupoles, érigé par quelque pieux génie des déserts.

Vous convierions-nous à d'autres spectacles ?

Venez le soir sur le rivage, quand la lune resplendissante prend possession des cieux et secoue, divine reine, ses diamants dans la mer ; ou bien gravissez quelque pic élevé à la naissance du jour. Là vous sentirez votre imagination s'exalter, et votre esprit se confondre ; là vous ne pourrez que vous agenouiller et prier dans une muette extase.

Le peintre manque aux tableaux. Laissons le champ vierge au talent dont nous ne prétendons point usurper l'empire, et hâtons-nous de dire qu'il y a dans ce ravissant pays des sites plus pittoresques que ceux de la Suisse, des paysages romantiques qu'envierait l'Italie, des curiosités supérieures aux beautés de l'Espagne. Et, chose remarquable, pas un reptile dangereux, pas une bête féroce ; pas un ennemi,

enfin pour disputer à l'homme les fruits abondants de ses faciles labeurs.

... *Neque illum*

Flava Ceres alto nequicquam spectat Olympo.

Telle est cette île merveilleuse, qui, de son nom d'esclave, s'appelait Saint-Domingue.

Marie L'Africaine

La jeune famille captive à Saint-Domingue se composait d'une mère et de ses deux fils, encore adolescents. Par une bizarrerie, un jeu pittoresque de la nature, le moins âgé de ces jeunes gens avait la nuance pâlée de l'acajou, tandis que l'aîné pouvait être comparé à l'ébène le plus noir. Cette différence de couleur n'excluait pas entre eux un air de famille qui les eût faits, à première vue, reconnaître pour frères.

Marie, la jeune mère, était noire comme son fils aîné. Elle avait atteint cet âge où la beauté devient sérieuse, sans rien perdre de ses charmes. Une figure mélancolique et douce, des yeux qui rappelaient ceux de la gazelle de son pays, une bouche garnie de perles brillantes, une peau délicate et fine, à laquelle l'action continue du soleil des champs avait donné comme le poli du marbre, formaient les traits distinctifs de cette tête africaine. Les vêtements grossiers de la jeune femme laissent deviner des formes analogues à

sa physionomie gracieuse. Ses épaules nues avaient la pureté des modèles antiques.

Lorsqu'elle débarqua dans la colonie, vingt ans peut-être avant l'époque où commence ce récit, le Colon qu'elle eut pour maître daigna la remarquer. Il fallut bientôt céder à son caprice de sultan, et de ce caprice était né le second fils qui partageait maintenant la tendresse de l'esclave. L'honneur d'avoir été la femme d'un jour du Colon n'apportera aucun changement au sort de la jeune mère. Elle demeura constamment attachée à la houe, n'ayant quelques intervalles de repos que quand la maladie venait parfois l'étreindre, la briser, arracher en quelque sorte l'outil de ses mains. Sa tâche journalière était accablante ; elle lui laissait à peine des forces, la nuit, pour regagner son gîte. Cependant, de retour des champs, on la voyait encore s'occuper d'un modeste repas pour ses fils, aller remplir à la rivière leursalebasses et la sienne, raccommoder leurs pauvres vêtements, prendre enfin à sa charge tous les soins qui eussent pu augmenter leurs fatigues, comme si elle n'était jamais fatiguée, comme si elle fût de fer.

Oh ! Une mère, qu'elle source féconde de dévouement et d'amour, quel trésor inépuisable de vertus héroïques et sublime ! Une mère, c'est plus qu'une femme, c'est plus qu'un ange : c'est la Providence

elle-même, descendue au foyer de l'homme pour le recevoir à l'entrée de la vie, le réchauffer de son souffle, le nourrir de son lait, soutenir les premiers pas de ce faible pèlerin sur la route du monde, guider son enfance, conseiller sa jeunesse, l'aimer, l'idolâtrer dans tous les âges, et quelquefois mourir pour lui comme un autre Rédempteur.

L'Africaine et ses fils travaillaient ensemble pendant le jour, et la nuit les retrouvait fidèlement groupés autour du boucan, dans la hutte enfumée qu'ils habitaient tous trois. Ces courtes heures de relâche, consacrées d'ordinaire à une libre et franche causerie, étaient les seules qui comptassent réellement dans l'existence de ces malheureux, condamnés à vivre, hors de-là, silencieux et tremblants, sous l'œil du Colon impitoyable.

L'observateur qui aurait assisté, caché, au souper quotidien de la famille, en ce moment où, débarrassée de ses entraves, elle était un instant livrée à elle-même, comme la bête dételée de la charrue ou du moulin, serait demeuré frappé de la bonne mine de l'Africaine, placée entre ses deux fils, et présidant ce repas d'ilotes. Il eût vu tomber le masque hideux de la servilité, et reparaitre l'intéressante créature de Dieu, telle que l'avait formée la paternelle bonté de celui qui n'a point créé des maîtres et des esclaves, mais des hommes.

La salle du festin, nous tenons à le dire, n'était rien moins qu'agréable. Le meuble le plus nécessaire y manquait : la gaieté n'y avait point de siège. Elle était de dimension à contenir juste les trois personnes et leur feu.

En fallait-il davantage à des vils esclaves ?

Assis sur la terre nue, autour de la flamme du boucan, les convives de l'infortune, une fois repus, entamaient les naïfs entretiens où ils étaient habitués à distraire leurs peines, avant d'aller en demander l'oubli au sommeil. Le malheur est peut-être le père de la fable ; il se nourrit d'illusions et prend plaisir à s'égarer, à la suite de doux fantômes, pour fuir la réalité douloureuse. Les contes sont ainsi devenus la consolation de l'ajoupa ; sur leurs ailes féeriques, aussi légères que celles des songes, vole l'imagination de l'esclave à la poursuite des félicités qu'il ignore et des biens qu'il n'aura jamais !

Un soir, l'entretien s'était prolongé plus tard que de coutume. C'était la mère qui parlait ; elle racontait cette fois une histoire touchante et vraie, que nous avons recueillie au profit du lecteur :

— Je suis née bien loin d'ici, disait-elle à ses fils, au sein de la joie et de l'abondance. Mon père était chef d'une tribu puissante ; ma mère était fille de roi. L'un et l'autre m'idolâtraient ; j'étais leur unique enfant. Mon père, déjà, vieux, songea de bonne heure

à me marier. Il fixa ses vues sur un homme digne à la fois de sa confiance et de mon amour. Notre union eut lieu sous les plus heureux auspices. Encore dans un âge voisin de l'enfance, je quittai le toit maternel, chargée des dons de mes bien-aimés parents. L'époux que me choisit mon père était un officier attaché à sa personne, beau, jeune, brave, s'il en fut. Hélas ! que n'a-t-il vécu plus longtemps !...

Une larme sillonna la joue de l'Africaine ; elle l'essuya du revers de sa main, et continua :

– Vers l'époque de mon mariage, le chef d'une tribu voisine déclara la guerre à mon père. Dans les premiers moments, on fit beaucoup de préparatifs, on se mit sur la défensive ; mais la vigilance ne tarda pas à s'endormir dans une fausse sécurité. Au bout de quelques temps, l'ennemi se présenta inopinément à nos portes. On lui opposa une molle résistance ; il s'empara de notre ville par surprise, et se rendit maître de nos jours. Mon père avait été tué dans le combat ; mon mari était mort vaillamment à son côté. Je fus, ainsi que ma mère, conduite prisonnière chez nos vainqueurs ; ils nous vendirent à des marchands d'hommes, qui nous embarquèrent pour Saint-Domingue. Le navire ou plutôt le cachot flottant où nous fûmes enfermées, chargées de chaînes, avait quelque chose d'affreux que je me rappellerai toujours. Il était plus bas que ma taille ; l'air y pénétrait en si petite

quantité que nous étouffions ; un jour lugubre y régnait ; une odeur insupportable s'échappait des parois de cette cage infecte. Je lui survécus par miracle. Mon isolement et ces malheurs coup sur coup éprouvés m'avaient rendu l'existence plus lourde que ma chaîne. Je résolus de m'en affranchir ; mais on ne saurait tromper la destinée... L'amour de la vie me revint dans les premières douleurs de l'enfantement : car j'ai omis de le dire, j'étais partie enceinte, à la veille d'être mère. Votre arrivée en ce monde, poursuivit-elle en s'adressant à son premier fils, apporta la consolation à mon cœur ; mais il était difficile de vous conserver. Pendant de longues heures, vous poussiez de sourdes plaintes sans remuer ni crier. On vous crut moribond : vous n'aviez que le souffle. Quelques gouttes d'eau données par la pitié furent tout ce que vous prîtes durant deux jours d'agonie. Comment êtes-vous sorti de cet état, sans secours et malgré le mauvais air que de notre cachot ? C'est ce que j'essayerais inutilement d'expliquer. Semblable au pépin tombé de l'arbre de la forêt, vous avez pris racine, grâce à une main cachée qui vous a creusé un sillon dans la vie, à l'insu des hommes. Cependant vous croissiez et mes joies maternelles avaient fait place à d'amers chagrins. Je regrettais de vous avoir donné l'être pour vous associer à mes maux. Seul sur la terre qu'alliez-vous devenir après moi ? Cette

réflexion, née de l'horreur de ma situation actuelle, m'entraînait insensiblement au désespoir, quand je fus appelée à être une seconde fois mère. Il me vint alors un doux pressentiment qui se réalisera peut-être. En attendant, retenez bien ces paroles : La plante solitaire est aisément arrachée ou tordue par le vent ! Pour vous préserver d'un isolement funeste, la même main qui vous a sauvé a fait naître près de vous un compagnon, un ami, un frère. Rendez-lui en grâce !... Dans sa prévoyante bonté, elle a voulu, qu'issu du sang de votre mère, ce frère, cet associé des mauvais jours n'eut point d'intérêts opposés aux vôtres afin que l'aimant et vous fortifiant de lui, vous puissiez résister au sort jaloux qui semblait vous repousser de ce monde et vous a déshérité au berceau.

Les deux frères entendaient pour la première fois cette relation intime. La mère avait réservé sa confiance pour le temps où elle serait féconde, de même que l'agriculteur intelligent ne confie une semence à la terre que dans la saison propice. Sans attacher un sens précis aux paroles que nous avons reproduites, les fils de l'Africaine s'en émurent jusqu'au plus profond de leur âme simple et bonne.

Tout à coup, l'attitude du Colon envers ses esclaves devint celle d'un ennemi irrité. Jamais il n'avait paru agité de si violentes passions. Ses joues étaient creuses et pâles et sa face horriblement contractée.

On lisait la mort dans son regard. Il était probable que le Colon savait la conversation nocturne de l'ajoupa, soit qu'il l'eût entendue lui-même, soit qu'elle lui fut traîtreusement rapportée par quelqu'un qui avait écouté à la porte, et que l'ayant interprétée avec son esprit méchant, il se préparait à en tirer une horrible vengeance.

On se figure aisément combien une supposition de ce genre occasionna d'alarmes aux membres de la jeune famille esclave. Tout d'abord, ils eurent l'idée de fuir, de se rendre marrons ; ensuite mieux inspirés, ils demeurèrent, au risque de ce qu'il adviendrait. Notons en passant cet acte d'énergique résolution : le courage de mourir devait enfanter plus tard la volonté d'être libres. Mais l'Africaine et ses fils se trompaient : la rage du Colon tenait à des causes moins futiles. Une révolution venait de s'accomplir en France au nom de la Liberté et de l'Égalité... On était en 1789...

Voici pourtant de quelle manière se signala le dépit sanglant du maître : les esclaves étaient au travail. La pluie menaçait. Un jeune gens s'était retiré sous un arbre à quelque distance du champ qu'ils labouraient. Il souffrait sans doute. Le Colon survint et découvrit la faute. Il eût pu entendre avant de condamner et de punir. Il ne se donna même pas la peine d'interroger, pressé qu'il était de satisfaire une soif ardente de

meurtre. Lorsqu'il appela le commandeur de sa voix brève et forte, l'Africaine tressaillit d'épouvante : son cœur de mère avait tout deviné. D'un mouvement aussi rapide que la pensée, elle se précipita aux pieds du Colon avec ce geste éloquent qui vainquit autrefois le lion de Florence, en criant :

– Grâce, mon maître, grâce pour lui ; c'est moi plutôt que vous devez frapper !

S'il est des êtres d'exception que le ciel a doués de toutes les supériorités morales, il en est malheureusement d'autres auxquels la nature a refusé ses meilleurs instincts, et dont elle a fait quelque chose d'inférieur à la bête féroce elle-même. Le Colon était de l'ordre de ces monstres ; on ne s'attend donc pas à le voir fléchir comme le lion. Il hésita une minute dans le choix de sa victime : puis se décidant et prenant la mère au mot, il la désigna au commandeur. Aussitôt le fouet terrible retentit ; une scène d'horreur dont les détails font frémir commence. Au bruit multiplié des coups se mêlent des cris aigus, déchirants, qui s'affaiblissent peu à peu jusqu'à s'éteindre dans un râle.

Le fouet frappe, frappe deux heures. La victime bondit, se tord, grince les dents. Sa bouche écume, ses narines s'enflent, ses yeux sortent de leurs orbites. Il n'y a plus de vie, mais la matière tressaille encore et le fouet frappe toujours pour ne s'arrêter enfin que sur un cadavre inerte.

Le crime est consommé... Entendez-vous comme il crie, ce sang innocent qui monte vers le ciel !...

Après le départ du Colon, les deux frères chargèrent sur les épaules le corps inanimé de la jeune femme, l'apportèrent au gîte commun, le déposèrent sur son grabat et donnèrent un libre cours aux pleurs qu'ils avaient été forcés de contenir en présence du bourreau. Ces chaudes larmes du cœur, tombant à flots sur la figure de la morte, parurent un instant la rappeler du néant ; en effet un éclair subit d'intelligence brilla dans ses yeux éteints ; ses dents serrées s'écartèrent, et de son âme désespérée s'échappa un soupir qu'elle exhala dans le sein des orphelins de sa tendresse.

À travers la porte ouverte du réduit, le regard suprême de l'Africaine, aussi précis que la parole, indiqua aux deux frères la montagne où ils devaient prochainement se retirer pour venger sa mort.

Romulus et Rémus

L'histoire est un fleuve de vérité qui poursuit son cours majestueux à travers les âges. Le Roman est un lac menteur dont l'étendue se dissimule sous terre ; calme et pur à sa surface, il cache quelquefois dans ses profondeurs le secret de la destinée des peuples, des cités, comme le lac Asphaltite.

L'histoire, écho sonore des ouragans humains, en reproduit fidèlement les bruits et les fureurs. Pour affronter ces tempêtes et conduire à bon port nos héros sauvages, il faudrait autre chose qu'un frêle canot d'écorce ; et d'ailleurs, sauvages nous-mêmes, nous n'avons ni carte, ni boussole, ni connaissances nautiques. À vous donc l'orageuse mer, pilote expérimenté, à nous le lac tranquille ; en nous abandonnant au souffle de Dieu, peut-être arriverons-nous au terme de notre course, guidé par l'étoile de la patrie !

Les fils de l'Africaine, que nous introduisons dans ce chapitre sous les noms de Romulus et Rémus, moins avec la pensée d'établir une analogie quelconque entre eux et ces jumeaux de l'histoire que

parce qu'ils étaient frères, n'avaient au physique nulle marque de distinction, nul signe révélateur de leur grandeur future. Ils étaient petits de taille et vulgaires d'apparence. La nature, rude chez eux à la surface comme l'écorce de cet arbre de nos forêts dont le cœur possède l'incorruptibilité du fer, en avait aussi l'excellence : c'est ce fond de vertu que la liberté récompensa plus tard de ses faveurs divines.

Romulus, l'ainé, était d'un caractère froid, réservé, taciturne. Il avait un empire absolu sur lui-même et se laissait rarement deviner. Rémus avait l'humeur ardente, expansive, belliqueuse. Le calme et la modération n'étaient point dans sa nature ; différent, à cet égard, de son frère, il avait en commun avec lui l'imprévoyance, défaut caractéristique de leur race.

Dans l'enfance, ces jeunes gens avaient été gardes d'animaux. C'est à ce premier métier qu'ils durent leur adresse et leur agilité remarquables. Personne aussi bien qu'eux ne savait plier au joug le taureau sauvage, dompter le coursier impétueux. Leur habilité était surprenante dans l'art de tendre un piège, de dresser une embuscade, de détourner le cours d'une rivière. Ils excellaient à nager, devançaient à la course les troupeaux dans la plaine ; et montaient mieux qu'un Arabe un cheval nu, rapide comme le vent. N'était-ce pas par hasard à cette même école que s'était formée l'intrépide jeunesse

de Guillaume Tell ? Romulus et Rémus passèrent de la garde des troupeaux à la culture des champs, et acquirent par l'habitude d'un travail exagéré une vigueur peu commune. Ils joignaient les avantages de l'athlète aux qualités précieuses du soldat. Leur sobriété les rendait insensibles aux privations qui énervent parfois les plus mâles courages.

Ces adolescents, que le crime avait faits orphelins, eurent une virilité précoce. Ils se réveillèrent hommes le lendemain du jour où on les priva de l'affection tutélaire à l'ombre de laquelle ils avaient vécu jusque-là insouciantes et timides, sans désirs et sans passions. Leurs pensées, mûries à la chaleur de leur haine, s'exaltèrent de tous les sentiments qui produisent l'indépendance. Rémus dit un jour à Romulus :

– La vue du Colon me révolte. Je puis à peine étouffer ma colère. Il me vient toujours l'envie de lui sauter à la gorge quand il s'approche de nous, le scélérat. Il nous ravale au-dessous de son âne et de son chien, et nous maltraite plus que toutes les bêtes qui le servent. Quelle raison le porte à en agir ainsi ? Il a fait mourir notre mère sous le fouet !... Si tu es de mon avis, frère nous l'attaquerons et...

– Silence ! interrompit Romulus. Sache modérer une ardeur indiscreète. L'impatience est souvent mauvaise conseillère. Le jour ne se lève qu'à son heure. Attendons.

Une autre fois, revenant des champs, la manchette à la main, la houe sur l'épaule, Rémus rencontra le Colon au tournant d'un chemin. Il eut le loisir de le considérer d'assez près et fit cette réflexion qu'il s'empressa de communiquer à son frère :

– Sais-tu que nous sommes ridicules d'avoir cru si longtemps notre maître un géant ? La peur seule a le pouvoir de grossir à ce point les objets. J'en ai vraiment honte ; ce prétendu géant est un homme comme nous.

Le prestige n'existait plus : le mot de l'énigme du Sphinx était trouvé.

Il est un homme comme nous, pourquoi s'arrogé-t-il les droits qu'il nous conteste ?... Telle est l'idée qui arma, en 1790, Ogé et Chavannes contre la tyrannie coloniale. Ogé et Chavannes, deux noms chers à la liberté, deux héros immortalisés par la défaite comme d'autres le sont par la victoire, deux apôtres divinisés par le martyre. Est-il une âme qui ne s'élève pour les glorifier !... Le champ de la révolution commence à leur échafaud. Nous nous inclinons respectueusement en passant devant ces tombes jumelles placées au seuil de notre histoire.

Honorons la mémoire des deux Spartiates modernes tout aussi vaillants, tout aussi malheureux que les antiques défenseurs du célèbre défilé de l'œta !...

DOSSIER

Établi par Carolyn Shread

Restauration du patrimoine : l'enjeu des mots

2019 est l'année où « Vertières » trouve enfin sa place dans le neuvième dictionnaire de l'Académie française. Ce geste qui résonne comme une victoire redoublant le choc de Waterloo lequel complémente les satisfactions d'un Valmy ou d'un Austerlitz. Dany Laferrière, à la fois Haïtien et premier Québécois à devenir Immortel, annonce cette nouvelle pierre dans la restauration d'une culture francophone qui s'étend bien au-delà de l'Hexagone. Mot par mot se reconstitue alors un patrimoine embrouillé, si ce n'est pas nié, en commençant par le nom d'un acte inouï : le refus retentissant de l'esclavage qui a eu lieu à Saint-Domingue en 1803 à la veille de la fondation d'une nouvelle nation qui s'appellera Haïti.

Aussi nous semble-t-il que c'est le moment propice pour rapatrier *Stella*, premier roman de la République noire. L'œuvre inaugurale d'Émeric Bergeaud (1818-1858), qui raconte la Révolution haïtienne si longtemps éclipsée par une autre révolution, n'a pas pu fouler le sol natal et a dû subir longtemps l'exil, tout

comme son auteur qui l'a rédigée à Saint-Thomas. Pour remonter à sa parution, c'est l'historien Beau-brun Ardouin, cousin de l'auteur, qui, à Paris en 1859, fera éditer à titre posthume cette histoire romancée du pays de Toussaint L'Ouverture, de Jean Jacques Dessalines, d'Henri Christophe, d'André Rigaud, d'Alexandre Pétion et de tous les hommes et femmes inconnus qui ont apporté leur concours. L'œuvre sera rééditée en 1887, avant de devoir attendre plus de cent ans pour une édition suisse. Cette édition chez Zoé bientôt épuisée, il y aura une autre chez Fardin, cette fois en Haïti, mais elle aussitôt est portée disparue¹. À Christiane N'diaye de le remarquer : cette pierre angulaire, tout comme maintes d'autres œuvres du XIX^e, restera longtemps « introuvable » et donc « méconnue » de sorte que « l'on continue bien souvent à qualifier cette littérature francophone [...] de « littérature émergente » ou « post-coloniale » en ignorant cavalièrement plus d'un siècle de son histoire »².

Que ce socle de la littérature haïtienne soit disponible ! À la portée de chaque étudiant, de tout

1. L'édition de *Stella* chez Fardin n'est pas disponible ; quant à une édition américaine, chez Delince en 2016, il n'est pas facile d'en trouver non plus.

2. Christiane N'diaye, « *Stella* d'Émeric Bergeaud: une écriture épique de l'histoire » *Itinéraires : Littérature, textes, cultures*, No. 2, 2009, p. 1.

chercheur et des passionnés du patrimoine ! De retour dans son pays natal, nous n'avons point à réciter l'histoire de la République comme dans les préfaces des deux traductions anglaises qui viennent de paraître aux États-Unis à un an de délai l'une de l'autre : Adriana Umaña Hossman a publié une première en 2014³ ; Lesley S. Curtis et Christen Mucher une seconde en 2015⁴. Grâce à ces deux traductions, *Stella* s'intégrera sans doute au cursus des universités anglophones ; il s'agit alors d'assurer la possibilité d'une conversation bilingue à ce sujet en rendant le texte aux Haïtiens francophones. Et d'attendre une éventuelle traduction créole.

Notons, pourtant, que publier ne veut point dire approuver sans réserve. Si *Stella* s'impose comme compte-rendu de la révolution d'une plume nationale, qui en propose – une fois ne fait pas coutume – une perspective positive, partisane, demeurent toutefois des réactions équivoques quant aux représentations de l'œuvre, à commencer par le personnage de Stella, allégorie d'une liberté blonde et blanche censée guider la République noire. Nous y reviendrons.

3. Émeric Bergeaud, *Stella: The Epic Saga of the Haitian Revolution*, [Trad. Adriana Umaña Hossman]. Princeton, NJ, Markus Wiener, 2014.

4. Émeric Bergeaud, *Stella: A Novel of the Haitian Revolution*, [Trad. Lesley S. Curtis et Christen Mucher]. New York, New York University Press, 2015.

Néanmoins, laisser disparaître l'apport de cette pierre n'est pas envisageable et certainement pas sous l'angle de la restauration du patrimoine littéraire haïtien qu'est l'enjeu entrepris par LEGS ÉDITION.

Certes, nous pourrions avancer que *Stella* est resté inédit parce que peu apprécié. Chez Raphaël Berrou et Pradel Pompilus, le jugement est sévère : « Émeric Bergeaud manque d'imagination »⁵. On regretterait donc « une certaine poétisation des événements »⁶ qui conviendrait au roman historique proposé. Plus grave encore, « On comprend même que l'auteur ait choisi une jeune fille française pour incarner la Liberté. C'est la part du merveilleux dans le roman »⁷. Effectivement – et « merveilleux » serait plutôt généreuse comme explication pour un personnage éponyme bien troublant par le fait de sa nationalité, de la couleur de sa peau, ainsi que de son arrivée à la tête de la Révolution de la première République noire ! Que revienne à Marie l'Africaine, mère des deux chefs révolutionnaires, Romulus et Rémus, ce qui lui est dû !

Le propre de la littérature n'étant pas de résoudre les complexités, mais de les soulever, nous constatons que cette œuvre est d'autant plus fructueuse. Ainsi,

5. Raphaël Berrou et Pradel Pompilus, *Histoire de la littérature haïtienne illustrée par les textes*, Vol. 1, Port-au-Prince, Éditions Caraïbes, 1977, p. 196.

6. Ibid., p. 196.

7. Ibid., p. 196.

Note de l'éditeur	5
Avertissement	7
Au lecteur	9
Stella	11

Dossier

Repères chronologiques	309
Restauration du patrimoine : l'enjeu des mots	311

Dans la même collection :

Coriolan Ardouin, *Poésies complètes*

Georges Sylvain, *Confidences et Mélancolies*

Etzer Vilaire, *Les dix hommes noirs*

Etzer Vilaire, *Le Flibustier*

Ignace Nau, *Poésies*

Ignace Nau, *Le lambi et autres nouvelles*

Oswald Durand, *Poèmes choisis*

Imprimé pour le compte de LEGS ÉDITION

26, Delmas 8, Haïti

Dépot légal : 19-16-371

Août 2019

Bibliothèque nationale d'Haïti

ISBN : 978-99970-71-00-2

Stella évoque en détail, dans un déroulement qui se fait d'avances et de retours, toute la trame des treize ans de la guerre d'Indépendance haïtienne (1791-1804) au cours desquels les Indigènes — non pas les Taïnos, mais ceux que les Européens avaient emmenés d'Afrique — s'opposent aux forces françaises. C'est l'histoire des militants de la révolution qui fonderont Haïti, cette revendication de la liberté fondamentale de tout être humain qui dépasse de loin les ambitions des autres révolutions de l'époque.

Carolyn Shread

Émeric Bergeaud est né dans la ville des Cayes en 1818. Auteur du premier roman haïtien paru en 1859 à titre posthume, il meurt à Saint-Thomas, le 23 février 1858 à l'âge de 40 ans.

Illustration : © Ralf Kunze

ISBN: 978-99970-71-00-2

Troisième trimestre 2019

